

BRUNO VALLÉE

L'EMBellIE

Je roule vers Charlevoix. Il pleut. Cette année, le mois d'août est franchement exécration. Après avoir franchi les caps, et leurs nappes de brume qui rendent la route un peu hasardeuse, entre Beaupré et Petite-Rivière, j'arrive à Baie-Saint-Paul. Je ne m'arrête pas dans les galeries d'art. Et surtout pas à cette galerie logée dans un bâtiment kitsch et pompier, où un vieux gauchiste sentencieux vend des croûtes effroyables. Je ne m'arrête pas non plus dans l'un de ces cafés « artistiques » que l'on dit tellement chaleureux. Déjà que l'art social et le blabla touristique « nature et culture » ne m'intéressent pas beaucoup. Mais ce matin, je les fuis, tout simplement. Il faut dire que j'ai toujours été un peu sauvage. Pourtant, je ne déteste pas les humains. Je peux même dire que je les apprécie, habituellement. Quand ils font trop de bruit, cependant, leur présence me pèse vite. Indignation, sous-entendus, rires forcés, divagations politiques, leçons de morale : quel pesant bavardage !

Laissant Baie-Saint-Paul derrière moi, je file sur la route de Saint-Urbain, la vieille route du Saguenay. À quelques kilomètres au nord du village, je m'engage dans un chemin forestier, parsemé de flaques d'eau. Pour aller plus loin, il faut ouvrir une barrière, dont j'ai la clé. Après avoir franchi un ponceau, je m'arrête enfin dans une clairière. Une trouée, devrais-je dire, envahie par les épilobes et les framboisiers. Comme une île au milieu d'un océan de trembles et de sapins. Malgré leur austérité, les lieux sont d'une étrange beauté. Au fond de la clairière, il y a une petite roulotte, un peu vétuste, qu'on dirait posée sur un lit de fougères. L'automne, cette roulotte sert de

refuge aux chasseurs. Elle appartient à un cousin, Patrice. Il m'a permis d'y séjourner, pour un temps, avant la saison de la chasse. C'est là que je vais passer les cinq prochains jours, dans la plus complète solitude. Sans ordinateur, ni télévision, ni radio. J'ai apporté un cahier d'écolier, et des livres que je tiens particulièrement à relire. Le cahier accueillera peut-être le fruit de mes réflexions, voire même l'ébauche d'un récit. Quant aux livres, eh bien, on ne peut pas dire que leurs auteurs animeront la prochaine « rentrée littéraire » en signant un roman « dérangeant », « touchant » ou très « attendu ». Platon, Rimbaud, Nietzsche, Pascal : qui, aujourd'hui, songerait à relire des morts ? Pas grand-monde. À moins d'être étudiant ou professeur. Ce que je ne suis pas, bien entendu. La portée de tels livres me dépasse infiniment. Ne devrais-je pas dévorer des polars, comme il convient ? Et pourtant, j'ose croire que ces fleuves de pensée s'adressent aussi à moi, petit bourgeois perdu dans le tumulte du nihilisme planétaire... Peut-être m'inspireront-ils de quoi remplir le cahier... Aurais-je des prétentions littéraires ? Allons donc ! Il y a longtemps que j'ai renoncé à intéresser les éditeurs, ces arbitres de l'imprimé.

En ouvrant la porte grinçante de la roulotte, j'ai une pensée attendrie pour ma femme. Elle m'a laissé partir seul. Elle connaît depuis toujours mon goût pour la solitude. Elle sait aussi qu'au bout de cette plongée dans l'isolement, je serai sans doute plus vivable. Je dépose mes affaires dans un coin. L'espace est restreint, les meubles sont mal foutus, ça sent la bière rancie. Je vais dormir sur un panneau de contreplaqué. Ce n'est pas ici que je vais